

complexe, celui décrit par Milan Kundera, les petites nations de la *Mitteleuropa* prises en étau entre des voisins tout-puissants, vouées à jouer les seconds rôles et les hommes en trop. Mais Kundera n'a jamais cru que David puisse triompher de Goliath. Dimitri ne se posait pas la question du rapport de forces : quel que soit l'adversaire, il faisait ronfler sa fronde et fonçait tête baissée au milieu de la mêlée. C'était un animal préhistorique qui avait trouvé refuge dans un cabinet de lecture. Son amour du livre était d'autant plus profond qu'il provenait d'une civilisation orale, paysanne, épique, guerrière – en un mot : homérique (c'est si vrai qu'on passe sans peine de l'*Iliade* aux *Contes populaires serbes* réunis par Vuk Karadžić au XIX^e siècle). Une société colorée et grouillante, d'avant Photoshop et le traitement de l'image, quand l'idéologie du Même ne s'était pas encore imprimée sur des visages uniformément inexpressifs.

Les trésors de la littérature slave

En amont de l'histoire donc. Dimitri contribua pourtant à en écrire quelques chapitres décisifs, au tournant des années 1970-1980, quand sa maison s'imposa comme le principal centre d'édition de la dissidence communiste. L'Âge d'Homme – que les Russes prononcent (et appellent) « Nas dom », littéralement « chez nous ». Il y a de quoi. Dimitri a offert au public francophone la plupart des chefs-d'œuvre manquants de la littérature slave. En citer un, c'est renoncer à tous les autres. Il y en a des centaines, autant de merveilles qui crouissent désormais dans des entrepôts. C'est la mémoire sédimentaire, alluvionnaire, d'une civilisation partagée entre une intarissable soif de fraternisation et un inamovible fond de brutalité – l'un ne va pas sans l'autre – introuvable en Europe de l'Ouest (où la tolérance n'est que l'autre nom de l'indifférence). Conjointement la sainteté et la barbarie.

Cette quête de fraternité contrariée, d'égalité des âmes, de communion avec les hommes et avec les éléments, illumine la littérature russe. C'est la polyphonie, le concert des voix, dont Mikhaïl Bakhtine a mis à nu la structure dans les romans de Dostoïevski : le cœur des hommes qui se fait chœur humain. C'est cette quête qui fondait l'orthodoxie de Dimitri, elle est progressivement devenue envahissante. Il était possédé par le démon du voyage.



Avec Slobodan Despot, dans l'un des nombreux entrepôts de l'Âge d'Homme, dans le Jura français. Dimitri ignorait jusqu'à la notion même de pilon. Les livres défraîchis poursuivaient leur carrière dans les solderies de France, jamais dans des broyeurs.



Fin des années 1990, au salon du livre, rendez-vous annuel de la porte de Versailles, François Bousquet et Vladimir Dimitrijevič.

C'était un caravanier dans l'âme, colporteur d'imprimés ; un passeur, et le bac qui lui servait pour caboter des livres d'une rive à l'autre du Léman n'était rien d'autre que sa camionnette. Lui l'apatride ne se sentait vraiment chez lui que dans les zones frontalières, les zones de transit. Roberto Calasso, son double opposé avec Bernard de Fallois, a un jour évoqué à son propos une « métaphysique de la douane ». Il aimait par-dessus tout les gardes-frontières suisses. Il mettait une rouerie théâtrale à tromper leur vigilance, jouant avec eux comme les braconniers jouent avec le garde-chasse. Au poste de Vallorbe, à la frontière franco-suisse, c'était une vedette. Les douaniers admiraient son entêtement à traficoter les factures et lui admirait leur esprit borné, au sens de bornage, gardiens de la limite. Il n'était jamais aussi heureux que lorsqu'il avait pu semer la douane volante française sur des routes perdues du Jura et passer en contrebande

des livres qu'il avait fait imprimer Dieu sait où, sans numéro d'imprimeur.

Fiat lux

Il y avait en lui quelque chose d'inachevé, de spécifiquement et de tragiquement balkanique – et c'est un amoureux de l'autre Europe qui dit cela. Son testament *Béni soit l'exil !* en fait foi : il n'y a pas mis de point final, par négligence, par insouciance. Il n'a pareillement jamais envisagé sa succession, ni auprès des siens ni auprès de sa garde rapprochée. Slobodan Despot et votre serviteur peuvent en témoigner. Sa fille s'en est vengée, elle a mis L'Âge d'Homme au régime végétarien, soldé les actifs et sabordé le fond.

Cigale, rien n'était urgent pour lui, rien ne pressait devant la perspective d'une de ces éternelles conversations slaves qui pouvait se prolonger au-delà du raisonnable. La rigueur ? Inconnue. Les délais ? Superfétatoires. Le professionnalisme ? Un gros mot. Ce qui ne devait jamais s'éteindre, c'était le feu sacré du verbe. Les verres de slivovitz en entretenaient les braises.

Il avait tous les défauts du monde, mais il était habité, il ne portait pas seulement avec lui la Serbie, il portait l'ancien monde, celui de Péguy et de Tolstoï, de *L'Angélu*s de Millet et des moujiks iconiques de Malevitch. Il était inspiré et l'homme inspiré c'est celui qui est aspiré par la parole. Le feu du verbe le traversait de part en part. Les prophètes de l'Ancien Testament devaient parler de la même manière. Diastole, systole. Au fond, c'est la respiration qui commande la parole. Elle était chez lui fiévreuse, haletante, tour à tour syncopée et irrépressible, presque de l'ordre du bégaiement ; et ce bégaiement qui perçait l'épais mystère des choses ne peut pas être retranscrit à l'écrit. On ne saurait le reprocher à Gérard Conio, lui seul pouvait mener à bien ces entretiens, lui le traducteur de Wat et de Witkiewicz, ces géants du XX^e siècle. Il nous rappelle combien Dimitri était animé par une joie intérieure sauvage et contagieuse, tant et si bien qu'il vous la transmettait à la manière d'un conducteur d'électricité. La lumière s'allumait, qui nous tenait éveillés. C'est pour cela qu'elle était aussi importante chez lui. Pour tous ceux qui l'ont connu et aimé, elle n'est pas prête de s'éteindre. Merci à Gérard de la faire ainsi briller. ▶

Vladimir Dimitrijevič, *Béni soit l'exil !, Propos d'un éditeur engagé, entretiens avec Gérard Conio, Les Syrtes-L'Âge d'homme, 392 p., 18 €.*